

LES TROIS VOIES POUR "CONNAITRE"

Un préalable à une réflexion sur la Création

Michel Godron ¹

Depuis quelques années, les rapports entre la science et la foi chrétienne sont l'objet de nombreuses publications excellentes. Il est d'autant plus utile de rappeler un point préalable : la science et la foi ne relèvent pas des mêmes domaines de connaissance, bien que "connaître" soit l'une des principales activités de l'esprit humain.

En effet, connaître scientifiquement l'univers, se connaître soi-même comme le recommande la philosophie et enfin connaître Dieu ne sont pas des opérations identiques : dans ces trois cas, nous ne connaissons pas de la même manière et il est nécessaire de préciser les différences entre ces trois modes de connaissance². Ces différences ne sont pas des frontières infranchissables, puisque c'est toujours la personne que je suis, dotée de raison, de sensibilité physique et affective et aussi de volonté, qui cherche à connaître. Essayer de préciser ces différences, c'est "distinguer pour unir" et non pas placer des cloisons entre les multiples modes de connaissance que chacun de nous met en œuvre dans sa vie de tous les jours.

1. LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE

La science est un déchiffrement rationnel du monde qui nous entoure. Ses premiers balbutiements sont la découverte du calcul – qui est né en même temps que l'écriture – chez les Sumériens, les Chinois ou les Égyptiens, en parallèle avec les débuts de l'astronomie et de l'arpentage.

Les trois domaines scientifiques où le mode de connaissance peut être rapidement esquissé sont la mathématique, la physique et la biologie.

1.1 La mathématique

Le mode de connaissance de la mathématique avait été analysé très tôt dans le *Ménon* (*voir le Complément n° 1*) et précisée par Kant. Cette analyse a repris vigueur au XIXe siècle, où nous avons compris que la mathématique est un système formel de règles de raisonnement qui existent dans l'esprit humain. (*voir Hilbert, Cantor, Gödel, Bourbaki, le constructivisme, A. Connes, etc.*).

Aujourd'hui, la mathématisation de la science est plus prégnante que jamais puisque, en physique quantique, les objets matériels n'apparaissent qu'à travers un formalisme

¹ Je remercie Bernard Carré, Bertrand Lallour, Jean-Nicolas Maisonnier, Jacques Malbrancke, Sion Mamane et tous ceux qui m'ont aidé à réfléchir pour préparer cette note.

² Dans le n° 1 de l'excellente revue " Connaître ", Philippe Auroy a analysé les rapports entre Science et Foi dans un esprit proche du nôtre, en montrant fort bien les risques de concordisme et celui du fusionisme.

mathématique (*voir Schrödinger, Feynman, la théorie des cordes, etc.*) sans que nous puissions nous représenter la réalité par des images fiables.

1.2 Les sciences expérimentales

Elles ont pour but de connaître le plus précisément possible l'univers matériel où nous vivons.

Depuis les débuts de l'astronomie et de l'arpentage, il est apparu que le calcul permet d'appréhender certains aspects du monde qui nous entoure et d'en obtenir une réponse précise grâce à l'utilisation des nombres et des figures géométriques.

La physique "classique" (Galilée, Newton, Descartes, Pascal, Leibniz) a établi un remarquable dialogue avec la mathématique du XVIIIe siècle, et elle reste ainsi suffisante pour expliquer la plupart des phénomènes "macroscopiques"

La physique quantique remet en cause ce que nous pensions être "réel" et montre que, à l'échelle quantique, les ondes et les particules sont seulement des jeux d'équations formelles. Il serait cependant abusif d'en déduire que le fond du réel est esprit, mais toutes les expériences réalisées jusqu'à maintenant montrent que ces équations permettent de prévoir avec une excellente précision tous les phénomènes quantiques.

La biologie fait de plus en plus appel à la mathématique, en particulier quand elle analyse le fonctionnement thermodynamique de la biosphère avec l'aide des équations de Boltzmann et de Brillouin. (*voir le calcul des quantités d'information contenues dans une structure biologique*).

2. LA CONNAISSANCE PHILOSOPHIQUE

2.1 La "philosophie des sciences"

Francis Bacon

Dès ses débuts, la philosophie grecque a dit comment il paraît possible de connaître le monde. Platon n'est pas resté cantonné dans le monde des Idées et c'est à juste titre qu'il est considéré comme "réaliste". Aristote a insisté sur la puissance des déductions, sans préciser suffisamment le rôle de l'intuition. Francis Bacon (1561-1626) abandonne la voie purement déductive et pose les bases de la méthode expérimentale "hypothético-déductive" dans son *Novum organum*, en soulignant que l'intuition part des faits particuliers, et va jusqu'aux principes les plus généraux. Il faut "s'élever avec lenteur par une marche graduelle, et ... par des degrés continus, sans interruption, sans vide, ... monter aux axiomes moyens ... sur lesquels reposent toute les espérances et la fortune réelle du genre humain." Ensuite, ce sont des expériences cruciales (*instantiae crucis*) qui permettent de valider ces axiomes moyens que l'on appelle aujourd'hui des "lois", par exemple dans le fameux adage : "Aller du fait au fait par la loi".

Immanuel Kant

Après Descartes et Hume, Immanuel Kant a précisé les types de réponses que les sciences peuvent obtenir, *a priori* et *a posteriori*. Il a surtout montré que les phénomènes que la science peut connaître sont radicalement différents des noumènes qui sont hors du champ scientifique : « Le concept d'un noumène, c'est-à-dire d'une chose qui doit être conçue non

comme un objet des sens, mais comme une chose en soi (uniquement par un entendement pur), n'est pas du tout contradictoire, car on ne peut affirmer que la sensibilité soit le seul mode possible d'intuition. En outre, ce concept est même nécessaire ... mais c'est simplement un concept limitatif qui a pour but de restreindre les prétentions de la sensibilité. » (Crit. Raison pure, An. Transc. Livre II, ch III). Kant est ainsi un remède souverain aux excès du scientisme.

Kant pense que "la Métaphysique, connaissance spéculative de la raison tout à fait isolée s'élève complètement au-dessus de l'expérience par de simples concepts." Il remarque que Platon avait osé s'aventurer dans le domaine de la métaphysique : « La colombe légère, lorsque, dans son libre vol, elle fend l'air dont elle sent la résistance, pourrait s'imaginer qu'elle réussirait bien mieux encore dans le vide. C'est justement ainsi que Platon quitta le monde sensible, parce que ce monde oppose à l'entendement trop d'obstacles divers, et se risqua au-delà de ce monde, sur les ailes des idées, dans le vide de l'entendement pur. » (Crit. Raison pure, Intr. §3).

Après Kant, la réflexion sur le fondement épistémologique de la démarche scientifique a été systématisée à partir du XIXe siècle en particulier par Claude Bernard dans "*L'introduction à la médecine expérimentale*" et surtout par Henri Poincaré dans "*La science et l'hypothèse*" et "*La valeur de la science*". Une déviation ruineuse de la démarche scientifique est le réductionnisme qui laisse croire que la réduction du champ d'observation est la clef de la compréhension des phénomènes (*voir le Complément n° 2*).

Edmund Husserl

Edmund Husserl, qui avait une bonne formation mathématique, a bien analysé la dialectique entre les questions posées au monde qui nous entoure et les réponses données par "la nature" et il a fait comprendre que l'objectivité de la connaissance scientifique n'empêche par que le chercheur s'implique subjectivement, en particulier dans le choix des objets qu'il décide d'étudier. Michel Henry a prolongé les analyses de Husserl en montrant qu'un "rebroussement" de la phénoménologie est possible et nécessaire. Emmanuel Levinas a aussi essayé de passer de la subjectivité à l'inter-subjectivité.

2.2 Les limites de la connaissance scientifique

Un aphorisme banal dit que les sciences essaient seulement de répondre à la question "comment ?" et qu'elles ne peuvent pas répondre à la question "pourquoi ?" C'est une vue simpliste, parce qu'une loi de la physique qui précise la cause d'un phénomène dit bien, d'une certaine manière, pourquoi ce phénomène apparaît. Il serait cependant juste de dire que les sciences ne répondent pas à la question "pour quoi ?" (ou "en vue de quoi ?") qui implique une finalité, mais, au-delà de cette remarque, la limite essentielle de la connaissance scientifique est plus profonde.

Leibniz a reconnu les limites des sciences qu'il avait remarquablement contribué à développer en posant l'une des questions les plus fondamentales au sujet de la connaissance de l'univers : "Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?" Kuhn apporte une excellente réponse à cette question : « La limite de la connaissance scientifique se situe à l'endroit même où elle émerge, dans cette prise de conscience qu'il y a quelque chose plutôt que rien. »

C'est seulement une réflexion de type philosophique qui peut examiner rationnellement la valeur de la science et voir les limites de la connaissance scientifique (*cf. la causalité, la finalité, le hasard, etc.* 6 pages).

Wittgenstein, l'un des logiciens modernes les plus exigeants, affirme, dans les dernières phrases de son *Tractatus* : « Nous sentons que, même si toutes les possibles questions scientifiques ont trouvé leur réponse, nos problèmes de vie n'ont pas même été effleurés ».

La Logique de Port-Royal avait déjà dit que : "Les hommes ne sont pas nés pour employer leur temps à mesurer des lignes, à examiner les rapports entre des angles ... Leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur temps trop précieux."

Conclusions

1) La connaissance scientifique est seulement une application de règles de raisonnement présentes dans notre esprit pour découvrir et analyser le fonctionnement des phénomènes de l'univers.

2) La science n'a pas prise sur les noumènes "métaphysiques" ni sur nos "problèmes de vie", qui ne sont pas dans son champ de visée.

2.3 Philosophie et Science

Les Grecs avaient déjà vu que la philosophie inclut une réflexion sur la connaissance "scientifique" du monde, en particulier grâce à la Logique, qui n'est pas totalement absorbée par la mathématique (*voir Engel, 2 pages*) et cette réflexion a donné naissance à l'épistémologie, en tant qu'étude de la connaissance. C'est aussi la philosophie qui est capable d'apporter un peu de lumière sur les problèmes de la causalité, du déterminisme, de la finalité et de "l'émergence". (*voir l'Intelligent design et ses succédanés, 5 pages*).

L'objet étudié par la philosophie est donc assez différent de celui qui est poursuivi par les scientifiques, mais il existe de nombreux points de contact entre ces deux domaines.

Dans le cas de la neuro-biologie ou de la psychologie, scientifiques et philosophes s'intéressent aux mêmes objets. Le scientifique analyse alors dans tous leurs détails les objets cérébraux, et trouve des conclusions très sûres après un long cheminement, comme un alpiniste encordé qui atteint un sommet après une longue ascension ; il découvre alors quelquefois, en arrivant sur ce sommet, qu'un philosophe y était déjà installé, parce qu'il avait pris des raccourcis audacieux.

Il arrive aussi que le scientifique arrive au sommet avant le philosophe : G. Toulouse rapporte qu'un logicien prétentieux avait pensé piéger Niels Bohr en lui demandant : "Quel est le complémentaire de la vérité ?" La réponse de l'atomiste fut aussi brève que profonde : "Le complémentaire de la vérité, c'est la clarté". Niels Bohr aurait aussi écrit : "Une vérité triviale est une affirmation dont le contraire est faux. Une vérité profonde est une affirmation dont le contraire est aussi une vérité profonde".

3. AU-DELA DE LA SCIENCE ET DE LA PHILOSOPHIE, LA CONNAISSANCE THEOLOGIQUE

3.1 Les limites de la connaissance philosophique

La philosophie suffit-elle pour nous donner le bonheur auquel nous aspirons au cours de notre vie ?

Les Grecs ont pensé que l'essentiel, en philosophie, est de se connaître soi-même et Aristote dit nettement que connaissance et bonheur sont liés : "Puisque toute connaissance, toute détermination raisonnée, est produite par le désir de quelque bien, quel est celui auquel la politique aspire ? Et, entre tous ceux qui peuvent résulter de nos actes, quel est le bien suprême ? Presque tout le monde, à vrai dire, est d'accord sur son nom, car les hommes instruits aussi bien que le vulgaire, l'appellent le bonheur ; et même tous admettent que bien vivre, bien agir, et être heureux c'est absolument la même chose. Mais "qu'est-ce que le bonheur ?" voilà la question." (Éthique à Nicomaque, L I, ch 4).

De nombreux autres philosophes – Épicure, Diogène, les cyniques, les hédonistes, les stoïciens, etc. – ont réfléchi sur ce qui peut nous aider à être heureux. Leurs réflexions morales sont pleinement philosophiques puisqu'elles prennent en compte ce que chacun découvre de son propre chef, au fil de ses pensées, de ses lectures ou de ses rencontres. Il s'agit bien, dans le domaine de la morale, d'une réflexion conduite par une personne qui dit "je" pense (*cogito*), "je" cherche, "je" réfléchis. Les philosophes modernes procèdent de la même manière, même quand ils empruntent des chemins inattendus où la sociologie apporte des lumières nouvelles et quand ils dévient ou déconstruisent la philosophie classique (voir *Claude Lévy-Strauss, Michel Foucault, Derrida, Bourdieu, Baudrillard, etc.*).

Dans la démarche philosophique, notre expérience individuelle et notre capacité de réflexion sont les seules sources de vérité, alors que la vie nous apprend vite que c'est seulement le partage des joies et des peines d'autres humains qui est capable de nous apporter le bonheur. C'est là que s'ouvre un autre horizon dévoilé par le témoignage de ceux qui se sont intéressés à une réalité immatérielle, qui ont eu foi en une révélation qui nous dépasse et qui peut donner sens à toute notre vie, et même à notre mort. La recherche d'une transcendance qui dépasse ainsi notre vie quotidienne est prégnante depuis que les premiers *Homo sapiens* ont déposé des fleurs dans la tombe de leurs morts et elle est aujourd'hui présente plus que jamais.

3.2 La réflexion philosophique peut aboutir à une certaine idée de Dieu

3.2.1 Chez les Anciens

Parménide et Héraclite ont débattu du problème central de l'être et du non-être, mais ils ne l'ont pas relié clairement à l'origine du monde et aux divinités antiques.

Un siècle plus tard, Platon aborde ce problème très explicitement : "La connaissance dont l'objet est l'Être, la réalité de l'Être, et ce qui, de sa nature, est éternellement immuable est la connaissance la plus vraie de toutes." (Philèbe, 58 a). Dans le Timée, il demande : « Qu'est-ce qui "est" toujours, et n'a point de devenir ? Qu'est-ce qui devient toujours mais qui n' "est" jamais ? C'est l'Un, de toute évidence, qui est saisissable par l'intellection accompagnée de raison, et qui toujours "est" de façon identique ; l'Autre, au contraire, qui fait l'objet de

l'opinion accompagnée de sensation irraisonnée, il devient et s'en vient, mais réellement jamais il n'"est". (Timée, 27 d – 28 a). Il continue : "Est-ce que [le Ciel ou le Monde] a été toujours, sans avoir nul commencement de devenir, ou bien est-il devenu, ayant un moment où il ait commencé ?" et il répond aussitôt : "Il est devenu, car il est visible, tangible et il a un corps ; or tous les objets de cette sorte sont ... de l'ordre du devenir et sujettes à naître ... Sans doute, l'auteur et le père de cet univers, est-ce un travail que de le découvrir, et, une fois découvert, le révéler à tous est impossible." (Timée, 28 bc).

Il ajoute : "Ce monde est en effet la plus belle des choses devenues, son auteur la plus bienveillante des causes." (Timée, 29 a) ». "C'est par l'union de la nécessité et de l'intellect que [ce monde] fut engendré. Mais l'intellect commandait à la nécessité ; il la persuadait de mener à la meilleure fin le plus grand nombre de ses effets ; c'est en ce sens et suivant ces voies, par l'action d'une nécessité soumise à une persuasion raisonnable, qu'ainsi, dès le principe, s'est constitué cet Univers." (Timée, 47 a). Au commencement, "tous ces corps se comportaient sans raison ni mesure ... ils se trouvaient tout à fait en l'état où l'on peut s'attendre à trouver toute chose quand Dieu en est absent." (Timée, 53 b)³.

Platon sait cependant que les raisonnements qui concernent le monde sensible sont tout au plus "vraisemblables" (Timée, 29 d). Les physiiciens d'aujourd'hui en disent-ils plus ?

Le Dieu de Platon n'est pas un être éthéré puisqu'il se soucie de l'Homme (Les Lois, X, 899-900). Dans le Phèdre (?), selon M. de Pracontal, Platon définit la place de l'Homme dans le monde : "C'est après avoir mis l'intellect dans l'âme et l'âme dans le corps que Dieu a façonné le monde afin d'en faire une œuvre qui fût par nature la plus belle et la meilleure." (*3 pages sur l'intelligibilité de l'univers*).

Il en vient ensuite aux motifs du Créateur : "Exposons donc pour quelle cause leur auteur a constitué le devenir et tout cet Univers. [Le Dieu] était bon ... il voulut que toutes choses, autant que possible, devinssent à peu près comme lui. Voilà donc précisément l'origine principale du devenir et du monde ... Il voulut, en effet, le Dieu, que toutes choses fussent bonnes et qu'il n'y eût rien de vil, dans la mesure du possible ; ainsi donc il prit en main tout ce qu'il y avait de visible ; cela n'était point en repos, mais se remuait sans concert et sans ordre ; de ce désordre, il l'amena à l'ordre, ayant estimé que celui-ci vaut infiniment mieux que celui-là. Or il n'était loisible à l'être le meilleur de faire autre chose que l'ouvrage le plus beau ; ayant calculé donc, il trouva que des matériaux par nature visibles ne sortirait jamais ... un ouvrage plus beau qu'un tout doué d'intelligence ... En vertu donc de ce calcul, il installa l'intelligence dans l'âme, puis l'âme dans le corps, et construisit l'univers de manière à réaliser ce qu'il peut y avoir de plus beau et de plus excellent ... Ce monde, vivant doué en vérité d'âme et d'intelligence, c'est par la providence du Dieu qu'il est devenu." (Timée 29 d à 30 c).

Dans les traductions en français, le Dieu que Platon place à l'origine du monde est souvent nommé le Démonstrateur ou le Vivant. Il en parle à de nombreuses reprises : "Voilà de quelle manière et à quelles fins ont été engendrés les astres ... c'est pour que ce monde ait la plus grande ressemblance possible avec le Vivant parfait et intelligible." (Timée, 39 e). Les

³ "Au commencement ... la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme." (Genèse 1,2)

dernières phrases du Timée (92 c) sont même une hymne à sa gloire : "Les vivants ont été reçus en lui [Dieu] ... Le Monde , vivant visible où ceux qui sont visibles sont enveloppés, image de celui qui est intelligible, Dieu accessible aux sens ; le plus grand, le plus excellent, le plus beau et le plus parfait, il est né unique." En opposition avec Protagoras qui écrivait "L'homme est la mesure de toutes choses", Platon dit : "C'est donc Dieu qui serait pour nous au plus haut degré la mesure de toutes choses (Les Lois, IV 716 c).⁴

3.2.2 Chez les modernes

Voltaire écrivait dans ses *Satires* : "L'univers m'embarrasse et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger", et il dit aussi "Une fausse science fait des athées; une vraie science prosterne l'homme devant la divinité" (*Dialogues* XXIV, 10).

Kant avait poussé l'analyse beaucoup plus loin dans "L'unique preuve possible de l'existence de Dieu" (*à résumer*).

Kierkegaard ...

MICHEL HENRY est un phénoménologue de la meilleure veine, comme en témoigne le titre de son ouvrage initial : "*L'essence de la manifestation*". A la fin de sa vie, dans "*Incarnation*", il a réfléchi sur l'une des principales difficultés de la phénoménologie, qui est l'insertion de l'expérience dans le temps vécu. Pour cela il revient sur l'expérience originaire de l'« apparaître » et montre que, en fait, cette expérience c'est tout simplement la vie, dans tout son déroulement temporel (*Incarnation*, p. 84) avec la souffrance inhérente à toute vie. Il reprend donc l'intuition d'Augustin d'Hippone ("j'aurais plus facilement douté de ma vie que de l'existence d'une vérité visible à l'intelligence à travers les êtres créés.", Conf. VII, 10) et il la développe : "La vie n'est rien d'autre que cela qui s'éprouve soi-même sans différer de soi, en sorte que cette épreuve est une épreuve de soi et non d'autre chose, une auto-révélation en un sens radical ... une chair" (*Incarnation*, p. 89). "La chair est justement la façon dont la vie se fait Vie." (id, p. 174) et il précise un peu plus loin que c'est "une seule et même épreuve de soi se continuant à travers la modification continue de ce qu'elle éprouve et qui ne cesse en effet de s'éprouver soi-même, d'être la même absolument, une seule et même vie".

Le "retournement" de la phénoménologie dont Michel Henry montre la nécessité peut se dire en termes plus directs : "Ce n'est pas la pensée qui nous donne accès à la vie, c'est la vie qui permet à la pensée d'accéder à soi" et de donner accès à la pensée. Mais ce n'est possible que si je reconnais que cette vie m'est donnée, que si le monde a un sens parce qu'il est créé intelligemment, que si j'admets que "l'invisible précède tout visible concevable" (*Incarnation*, p.132). Kierkegaard n'est pas loin ! (et on le retrouve de la page 270 à la page 284). Le fondement de la phénoménologie devient alors "le mouvement de la pensée qui comprend ce qui vient avant elle : cette auto-donation de la Vie absolue" (*Incarnation*, p. 136).

Conclusions

1) La valeur de la science ne peut être reconnue et discutée que par une démarche philosophique.

⁴ La différence essentielle entre le christianisme et Platon est que Platon ne parle pas de la charité ni de l'espérance.

2) La réflexion philosophique peut aboutir à une certaine idée de Dieu, comme le montre admirablement le Timée, sans pour autant engager obligatoirement l'adhésion du cœur et de la volonté.

3) Le scientifique le plus exigeant qui s'intéresse à la mesure de toutes choses, ne peut pas refuser d'examiner l'hypothèse d'un Dieu créateur du monde et d'en envisager toutes les conséquences.

4 LA CONNAISSANCE DE DIEU

Ce paragraphe n'essaiera nullement d'apporter des preuves apologetiques de l'existence de Dieu. La création de l'univers par Dieu y sera seulement une hypothèse dont les conséquences méritent d'être examinées.

4.1 La connaissance de l'univers peut conduire à la connaissance de Dieu

En bonne théologie, la connaissance de l'univers n'est pas étrangère à la connaissance de Dieu, comme l'écrivait Paul aux Romains : "*Quod notum est Dei, manifestum est in illis [les hommes]. Deus enim illis manifestavit. Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quae facta sunt, intellecta conspiciuntur sempiterna quoque ejus virtus et divinitas*" (Rom. 1, 19-20) : "Ce que l'on peut connaître de Dieu est donné clairement à voir aux hommes, puisque Dieu lui-même l'a rendu manifeste. Ce qui, de Lui, est invisible, Il le laisse voir, depuis la création du monde, dans ses œuvres, parce qu'il les a faites intelligibles, manifestations de sa puissance et de sa divinité." Dans une traduction de 1788, le traducteur ajoute en note que "l'ordre du monde" permet de découvrir Dieu, "par la lumière de la raison".

L'un des Pères de l'Église, Maxime le Confesseur (Mystagogie, Migne 2005) affirme que : "Dieu qui dépasse d'une distance infinie tous les êtres, et qui est absolument unique, sera vu de ceux dont la pensée est pure, lorsque l'intellect recueillant les raisons (en grec : *logoi*) de tous les êtres par la contemplation trouvera le terme de sa course en Dieu lui-même." (p. 83)⁵.

Pour les catholiques, la possibilité de cette démarche est même reconnue très officiellement dans la constitution *Dei Verbum* de Vatican II, qui reprend textuellement la formulation de *De fide catholica* (Vatican I) :

« Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine, à partir des choses créées. »

La constitution *Gaudium et Spes* dit aussi : "La recherche méthodique dans tous les domaines du savoir, si elle est menée d'une manière vraiment scientifique et si elle suit les normes de la morale, ne sera jamais opposée à la foi. Les réalités profanes et celles de la foi trouvent leur origine dans le même Dieu. Bien plus, celui qui s'efforce avec persévérance et humilité de pénétrer le secret des choses, celui-là, même s'il n'en a pas conscience, est conduit par la main de Dieu."

Benoît XVI, dans son discours de Bolzano-Bressanone, disait : "dans le christianisme, cœur et raison se rencontrent, beauté et vérité se touchent. Et plus nous réussissons à vivre

⁵ Il est remarquable que Maxime le Confesseur emploie le mot grec *logos* qui est aussi utilisé par Jean dans l'extraordinaire première phrase de son prologue.

dans la beauté de la vérité, plus la foi pourra redevenir créatrice, même à notre époque." Il ouvre ainsi un chemin où la connaissance de la création et des lois qui président à son évolution peuvent être la source d'une loi morale "naturelle".

Un scientifique qui essaie de comprendre comment fonctionne l'univers, et en particulier le monde vivant, n'est pas obligé rationnellement de se demander si l'univers a été créé comme le dit la théologie, mais il a parfaitement le droit de regarder comment l'hypothèse de la Création éclaire et simplifie la question fondamentale : "comment se fait-il que j'existe, que je pense et que je sois capable d'étudier le monde où je vis ?"

Un cantique populaire espagnol dit : "Donne moi un grain de foi, pour que je comprenne le monde."

L'étape suivante de notre cheminement commence donc par l'examen de cette hypothèse : l'univers (y compris la biosphère) a peut-être été créé par Dieu.

4.2 A l'origine des religions monothéistes, Dieu se révèle

Les théologiens font remarquer que le Dieu de Platon est un admirable démiurge créateur, mais qu'il reste un concept philosophique, alors que la théologie est fondée sur une révélation de Dieu qui se fait connaître à l'humanité, et non pas sur une réflexion purement philosophique.

Ainsi, le Dieu d'Israël ⁶ s'est fait connaître à Moïse sur la montagne de l'Horeb en l'appelant par son nom et en disant "Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob." (Exode, 3, 4 à 6). Ensuite, "Moïse, Aaron, Nadab, Abihu et 70 Israélites virent le Dieu d'Israël. Sous ses pieds il y avait comme un pavement de saphir aussi pur que le ciel même ... Ils contemplèrent Dieu, puis ils mangèrent et ils burent." (Exode 24, 9 et 10). Les apôtres qui ont été témoins de la Transfiguration ont aussi vu Dieu dans sa gloire.

Les hommes et les femmes ordinaires que nous sommes ne bénéficient pas de ce privilège extraordinaire et c'est dans l'obscurité de la foi que nous devons décider si nous accordons confiance à ce que ces témoins nous disent dans la Bible.

WOLFHART PANNENBERG, le confirme dans le tome I de sa *Théologie systématique* où il écrit : "L'auto-révélation de Dieu ne s'est pas manifestée directement, à la manière d'une théophanie, mais indirectement, à travers les actions de Dieu dans l'histoire" ⁷ et, un peu plus loin, il souligne que la connaissance de Dieu "n'est possible que s'il la délivre lui-même. Si, pour penser la connaissance de Dieu par l'homme, on juge possible que ce dernier arrache à la divinité le mystère de son être par ses seules forces, alors cette divinité lui échappe d'emblée. Une connaissance ainsi comprise ne serait en aucun cas une connaissance de Dieu ... Toute connaissance de Dieu doit s'achever sur la reconnaissance qu'il excède toute compréhension."

⁶ Voir les analyses très fines de Rémi Brague *Du Dieu des chrétiens et d'un ou deux autres*, Flammarion, 2008, 255 p.

⁷ Dans le tome 2 , Wolfhart Pannenberg s'intéresse à la création, mais cet ouvrage n'est pas traduit en français.

Dans l'Évangile, Jésus affirme qu'il est Fils de Dieu et que "celui qui me voit, voit aussi mon Père".⁸ Cette révélation nous est transmise par des témoins qui en ont été bouleversés et nous devons savoir si nous faisons confiance à ces hommes autant qu'à notre capacité de réflexion personnelle. Confiance et foi ont la même origine étymologique (*fides*), et croire (*credere*) signifie "faire crédit" à quelqu'un.

4.3 Philosophie et théologie

EMMANUEL FALQUE⁹ s'est intéressé aux philosophes qui pensent que le discours des Pères de l'Église et des théologiens n'est pas totalement étranger à la raison. Pour lui, le discours théologique n'a pas besoin d'être "déthéologisé" pour être l'objet d'une réflexion philosophique. Ce serait retirer à la théologie sa saveur, son fondement et sa justification. Il regarde donc directement, en phénoménologie, ce que disent les théologiens, en particulier sur Dieu, sur la chair et sur "l'autre".

Pour la "chair", dit-il, les théologiens chrétiens acceptent l'Incarnation de Dieu et ils ont pensé qu' "il appartient en propre au divin de se dire par le charnel" et réciproquement que Dieu incarné peut "révéler aussi ce qu'il en est de l'humain." C'est "parce que Dieu se fait homme qu'il faut aussi en passer par l'homme pour aller à Dieu." La découverte de "l'autre" et la possibilité de l'intersubjectivité trouvent ainsi leur fondement et leur consistance dans le divin.

HEIDEGGER s'est demandé comment l'idée de Dieu s'était introduite en philosophie et il avait conclu que cette entrée était illégitime. EMMANUEL FALQUE lui répond que certains des concepts créés par AUGUSTIN, JEAN SCOT ÉRIGÈNE ou MAÎTRE ECKARDT pour "penser Dieu" sont proprement philosophiques et peuvent apporter une lumière utile sur plusieurs questions métaphysiques.

4.4 La démarche théologique et l'analogie

Pour les juifs, les musulmans et les chrétiens, Dieu est le Tout autre, son "être" est totalement différent du nôtre. Si nous souhaitons faire passer par des mots de notre langage les réalités d'un autre monde, nous ne pouvons procéder que par analogie. Encore faut-il préciser ce qu'est l'analogie : M. VIALA distinguait l'analogie et le raisonnement par analogie et disait que ce dernier n'a pas d'existence logique, parce que, en tant que raisonnement, ce n'est qu'une forme de syllogisme ou de calcul des proportions.

La différence entre la pensée analogique et le raisonnement scientifique est affirmée par OLIVIER REY, qui enseigne les mathématiques à l'École polytechnique : "la science moderne a clairement récusé la pensée analogique"¹⁰. IMMANUEL KANT, dans les *Prolégomènes à toute métaphysique future*, pense que *l'analogia fidei* "ne signifie pas ... une similarité imparfaite de deux choses, mais une parfaite similarité des relations entre deux choses très différentes". C'est ce qui permet de dire que les relations entre les trois personnes de la Trinité sont analogues aux

⁸ Le Coran est apporté par l'ange Gabriel à Mohamed, qui en est seulement le dépositaire. C'est seulement dans les *hadiths* que Mohamed est considéré comme un témoin d'une réalité transcendante.

⁹ "Dieu, la chair et l'autre", PUF, coll. Epiméthée, Paris, 494 p.

¹⁰ *D'une erreur de pensée*, Connaître, n° 24, juillet 2006 : 63-82

trois angles d'un triangle ou aux trois composantes de la personnalité d'un individu (la sensibilité, l'intelligence et la volonté). Ces analogies sont des images, si l'on prend ce mot dans son sens le plus fort, par exemple quand il est dit que l'homme est fait à l'image de Dieu. L'analogie ainsi comprise est proche de la poésie qui donne accès au monde de l'esthétique, au delà du monde du raisonnement (en grec, le mot poésie vient de ποιειν qui signifie "faire").

L'analogie est définie par W. F. KÜMMEL : "C'est un rapport de liaison et de comparaison qui s'établit entre deux domaines du réel, où l'on suppose une similitude et une concordance au moins partielles et qui permet de conclure du connu à l'inconnu." JOHANN VON GOETHE (1749-1832), dont le travail scientifique n'est pas négligeable, écrivait : "L'analogie a l'avantage de ne pas achever et de ne rien vouloir de définitif. Le cas analogue ne cherche ni à s'imposer, ni à démontrer quoi que ce soit ; il contraste avec un autre, sans se lier à lui. Plusieurs cas analogues ne constituent pas des séries fermées ; ils sont comme la bonne société qui suggère toujours plus qu'elle ne donne." ¹¹

L'analogie présente des affinités avec le langage symbolique, si l'on se souvient qu'un symbole (συμβολον) était autrefois, un objet coupé en deux qui permettait à des initiés de se reconnaître.

Si la voie principale par laquelle la raison humaine peut accéder à une certaine connaissance de Dieu est celle de l'analogie, regardons la question de plus près¹² : penser Dieu comme Être parfait et, d'autre part, examiner les qualités des créatures contingentes ne sont pas des démarches identiques car elles concernent des objets trop différents, mais ce sont deux modes de pensée analogues : Dieu est, mais son être dépasse infiniment l'être des créatures. L'analogie permet de relier les objets de la pensée tout en sauvegardant les différences nécessaires. Parallèlement, la cohérence rationnelle des vérités révélées renforce leur crédibilité. Le langage de la Révélation biblique s'exprime par des images et des symboles empruntés à l'univers visible, pour faire connaître par analogie le monde invisible.

Le cardinal DE LUBAC écrit : « Le monde est comme l'envers à travers lequel doit se deviner l'endroit de l'être et de la vie divine. Il est le symbole ou le signe de Dieu. Non quelque signe artificiel ou choisi comme après coup ; mais un symbole naturel et nécessaire (...) La connaissance de Dieu par le moyen du monde est elle-même déjà, en un sens, une révélation. Ce n'est pas mon esprit qui, du monde, s'élève jusqu'à Dieu : c'est Dieu qui, par le monde, descend jusqu'à mon esprit (...) Dieu me fait signe : j'y dois être attentif, j'y dois répondre ; mais l'initiative ne vient pas de moi. Dieu m'investit, en quelque sorte, par ses signes, et je le perçois dans sa création, en attendant de voir sa création en lui ».¹³

¹¹ Maximen und Reflexionen. Werke XII, Hambourg, 6è éd., 1967.

¹² Sur l'analogie, voir le *Dictionnaire théologique* de Louis Bouyer ou le *Dialogue sur l'analogie* de Bruno de Solages (Société toulousaine de philosophie), Aubier Éditions Montaigne, Paris. Il faudrait peut-être aussi tenir compte des quatre sens de l'Écriture cités par Mgr Ravasi : le sens littéral est strictement historico-critique ; le sens spirituel est kérygmaticque, le sens tropologique va à l'essence et le sens anagogique est eschatologique.

¹³ Voir aussi, du même auteur "*De la connaissance de Dieu*", Ed. Témoignage chrétien, Paris 1941, pp. 61-62

Le fondement de tout raisonnement en théologie chrétienne est l'existence d'un seul Dieu (en trois Personnes), créateur de l'univers visible et invisible, comme le dit très explicitement le début du *Credo*. L'univers créé reflète d'une certaine manière la vie trinitaire, puisqu'il est don purement gratuit. L'univers offre des aspects "analogues" de cette vie divine, qui peuvent éviter à la fois le concordisme et le séparationisme. Les adeptes de l'*Intelligent design* focalisent leur attention sur des faits scientifiques qui résulteraient à leurs yeux d'un "plan" divin et d'une finalité externe ; ils regardent ainsi la Création par le petit bout de la lorgnette et se privent de la voie plus directe où l'on part explicitement de l'hypothèse de la création par Dieu du monde entier, depuis les quarks et les gluons jusqu'aux galaxies, en passant par l'extraordinaire monde vivant.

Par exemple, un biologiste sait que la vie est fondée sur la tétravalence de l'atome de carbone qui a permis la constitution des longues molécules de protéines ; il sait aussi que cette tétravalence était implicitement inscrite dans la structure de l'univers du Big bang, avant même que des atomes de carbone aient existé ; si ce sont les lois de la chromodynamique quantique qui expliquent la structure de l'atome de carbone, il peut alors demander "D'où viennent ces lois ?" ou, plus généralement encore "Quelle est l'origine de la structure de l'univers ?".

Prendre ainsi à bras le corps le problème de l'origine du monde en le regardant à la lumière de la Création est finalement une voie simple et rationnelle. Penser que "A l'origine du monde était Logos" comme l'affirme JEAN L'EVANGELISTE dès la première phrase de son vertigineux Évangile est au moins aussi intéressant que de refuser de se poser la question.

4.5 L'analogie et la pensée chinoise

Les Occidentaux restent imprégnés par la pensée grecque et F. JULLIEN¹⁴ montre bien comment la pensée chinoise en diffère : nous voulons que tout discours rigoureux porte directement sur un objet bien circonscrit, comme en témoignent tous nos mots qui se terminent en "logie" où cette désinence est synonyme de discours, même pour la théologie. Au contraire, la langue chinoise procède plus souvent par allusion à une réalité qui ne se laisse pas appréhender en totalité par des phrases. En chinois, il n'y a pas de pluriel ni de singulier, pas d'articles ni d'adjectifs, pas de déclinaisons ni de conjugaisons, et il n'y a que des idées transmises par les idéogrammes.

Il me semble que le Tao Tö King (Le livre de la Voie et de la Vertu) exprime l'approche chinoise de la réalité la plus profonde par la voie de l'analogie puisqu'il commence par :

"La voie que l'on peut définir n'est pas la Voie éternelle (le Tao).
Le nom que l'on peut prononcer n'est pas le Nom éternel.
Ce qui ne porte pas de nom est l'origine du ciel et de la terre.
Ce qui porte un nom est la mère de tout ce que nous percevons, choses et êtres."

¹⁴ "*Si parler va sans dire. Du Logos et d'autres ressources*", Seuil, 208 p., 2006

5 LA CONNAISSANCE DU MONDE ET L'EMERVELLEMENT : UN PRELUDE A LA THEOLOGIE DE LA CREATION

5.1 La Création et la recherche scientifique

L'hypothèse de la gravitation universelle a été le point de départ de Newton pour expliquer scientifiquement les mouvements des planètes. L'hypothèse de la Création de l'univers ne sera évidemment pas le point de départ d'une recherche scientifique, mais elle présente un intérêt exceptionnel pour le chercheur puisqu'elle est un remède à l'émiettement des domaines scientifiques

5.1.1 Un remède à la spécialisation

Marcelin Berthelot

....

5.2 L'émerveillement

Le début du paragraphe 4 conduisait à une question difficile : où peut nous conduire la raison humaine, à partir des choses créées ? PLATON (Le Banquet, 210 e) avait déjà vu que celui qui aura appris à contempler "les beaux objets dans l'ordre correct de leur gradation, celui-là aura la soudaine vision d'une beauté dont la nature est merveilleuse". Dans le Théétète (155 e), il rappelle que la philosophie commence par l'émerveillement.

La beauté de la Création est certes une sensation esthétique, mais elle est encore plus une contemplation de la vérité dès que l'on essaie d'en comprendre le fonctionnement. Plotin dit même que, pour comprendre l'Un, "Il faut abandonner toute autre contemplation, même celle du Beau, car le Beau est postérieur à Lui et vient de Lui, comme la lumière du jour vient tout entière du Soleil." (VIe Ennéade, tr 9 ch. 4 B t. VI).

Un peu plus tard, Augustin s'écrie : « Le ciel et la terre crient qu'ils ont été créés, puisqu'ils sont changeants et variables ... Ils disent avec force : "Si nous sommes, c'est parce que nous avons été créés" ... Et cette voix avec laquelle ils parlent, c'est le spectacle même qu'ils étalent à nos yeux. C'est donc Vous, Seigneur plein de beauté, qui les avez créés, car ils sont beaux. Ils sont bons parce que Vous êtes bon. Vous êtes, puisqu'ils sont ... Et notre science n'est qu'ignorance à côté de la vôtre. » (Confessions, livre XI, chap. 4). Il n'est pas très éloigné du Tao Tö King (42) : "Les dix mille êtres [dont nous faisons partie] portent l'obscurité sur leurs épaules mais serrent entre leurs bras la lumière. Chacun d'eux a été engendré par ce souffle divin que l'on nomme harmonie."

Une autre pensée d'Augustin résume le chemin où conduit toute recherche sur l'univers : « J'ai interrogé la Terre et elle m'a dit : je ne suis point Dieu. Tout ce qui s'y rencontre m'a fait le même aveu ... et j'ai dit à tous les êtres qui assaillent les portes de mes sens : entretenez-moi de mon Dieu, puisque vous ne l'êtes point. Dites-moi quelque chose de Lui. Ils m'ont crié d'une voix éclatante : c'est Lui qui nous a créés. » (Confessions, X 6). Le regard du scientifique rejoint ainsi le regard mystique sur le Royaume actuel et à venir. Le géographe Julien Gracq regrettait qu'il existe "tant de mains pour transformer le monde, et si peu de regards pour le contempler."

Pour Thomas d'Aquin, "l'essence de la béatitude consiste en un acte intellectuel ... ce qui fait que saint Augustin définit la béatitude : la joie de la vérité" (Iae-IIae, q. 3, a. 4). De fait, Augustin avait écrit « La joie de la vérité, tout le monde la veut » (Confessions, X, 23). Le scientifique qui passe sa vie à chercher la vérité décelable dans son domaine de compétence y trouve une joie que nul ne peut lui enlever.

Jean de la Croix, l'un des hommes qui a le plus directement senti la présence de Dieu dans l'univers, nous propose aussi une approche progressive très rationnelle : "l'âme commence à marcher par la voie de la considération et de la connaissance des créatures, pour s'élever à la connaissance de son Bien-Aimé, leur Créateur." Dans le Cantique spirituel, strophe 4, il dit : "Ô forêts, ô bois touffus ... ô prairie verdoyante émaillée de fleurs, dites-moi si vous L'avez vu passer" et un peu plus loin il demande au Verbe qu'il « lui dévoile la sagesse et les mystères de Dieu qui brillent dans ses créatures » (strophe 35-36). Et plus loin encore : « C'est là [dans les bois] qu'on lui montrera Dieu, en tant qu'il est la vie et l'être pour toutes les créatures » (strophe 37-39).

Dans la strophe 5 du Cantique spirituel, Jean de la Croix a vu que Dieu "est passé à la hâte par ces bocages et, de Sa figure seule, il les a laissés revêtus de beauté" et il nous fait partager son expérience : "Toutes les créatures, soit dans leur ensemble, soit dans leur individualité, ont un rapport avec Dieu, et chacune raconte dans son langage ce que Dieu est en elle. De toutes ces voix se dégage pour l'âme un harmonieux et suave concert, qui surpasse toutes les mélodies de la terre. C'est une mélodie silencieuse ... une connaissance calme et paisible, sans bruit de voix, où l'on goûte à la fois les douceurs de l'harmonie et le repos du silence". Et dans un deuxième poème (p. 1150) :

Dites-moi, cieux et terre, et vous, océans
Montagnes, vallées et collines,
Vignes, moissons et oliveraies,
Herbages, fleurs et prairies,
Dites-moi où habite
Celui qui vous donne l'être et la beauté ?

Simone Weil pensait que : "le savant, s'il va au fond des choses, aura le cœur brisé par leur beauté." Le géologue Pierre Termier (1921) soulignait que « les sciences confinent à l'inconnaissable ; (elles) invitent l'homme à franchir leurs limites (pour) aboutir à la claire notion de l'Être qui est à la fois Premier Être, Vie, Intelligence et Vérité suprêmes, Justice et Sainteté parfaites, souverain Bien. C'est dans ce sens que les sciences conduisent à Dieu ».

VLADIMIR LOSSKY (1903-1958) souligne que la théologie doit irriguer toute notre pensée : "Le dogme doit être vécu par nous dans un processus au cours duquel, au lieu d'assimiler le mystère à notre mode d'entendement, il faudra au contraire que nous veillions à une transformation intérieure de notre esprit, pour nous rendre aptes à l'expérience mystique." Il demande de "transformer une théologie conceptuelle en contemplation." Puisque l'Homme est créé à l'image de Dieu, il est capable d'intégrer tout le créé dans sa prière de remerciement.

La "joie de connaître" (pour reprendre la belle expression de Pierre Termier) rejoint le contentement du Créateur : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était bon (Gen. 1 10 ; 1 12 ; 1

18 ; 1 21 ; 1 25) ... et même très bon." (Gen. 1 31) et elle participe à l'émerveillement du Maître de chant du psaume 8 :

A voir ton ciel, l'ouvrage de tes doigts,
La lune et les étoiles que tu fixas ...
Brebis et bœufs, tous ensemble,
Les bêtes même sauvages,
Oiseaux du ciel et poissons de la mer,
Qu'il est grand Ton nom par toute la terre.

Cette strophe montre bien que l'admiration pour les objets du monde prend tout son sens quand elle se réfère au Créateur auquel un nom est donné et nous conduit à dire "Que Ton nom soit sanctifié", c'est-à-dire reconnu comme saint. Trouver dans la création la trace de Dieu est ainsi un premier pas vers la connaissance de Dieu. La prière du soir de Fénelon commençait par ces mots : "Mettons-nous en présence de Dieu et adorons-le". Pour me mettre en présence de Dieu, est-il une voie plus sûre que de reconnaître que je suis une créature qui désire dialoguer avec son Créateur ?

Complément n° 2

Les dangers du réductionnisme sont admirablement résumés dans cet apologue de F. Nietzsche : Zarathoustra rencontre un homme couché à plat ventre au bord d'un marécage et lui demande ce qui l'occupe. La réponse jaillit, péremptoire :

« - Je suis le consciencieux de l'esprit... et, dans les choses de l'esprit, il est difficile que quelqu'un s'y prenne d'une façon plus sévère, plus stricte et plus rigoureuse que moi, hors celui de qui j'ai appris, Zarathoustra lui-même. Plutôt ne rien savoir que de savoir beaucoup de choses à moitié. Plutôt être un fou pour son propre compte qu'un sage dans l'opinion des autres. Moi, je vais au fond. Qu'importe que ce fond soit petit ou grand. Qu'il s'appelle marécage ou Ciel. Un morceau de terre large comme la main me suffit : pourvu que ce soit vraiment de la terre solide...

- Alors, lui demande Zarathoustra, tu es peut-être celui qui cherche à connaître la sangsue ? Tu poursuis la sangsue jusqu'à ses causes premières, toi qui es consciencieux ?

- O Zarathoustra, ce serait une monstruosité : comment oserais-je m'aviser d'une pareille chose ? Mais ce dont je suis maître et connaisseur, c'est du cerveau de la sangsue : c'est là mon univers à moi. Et c'est aussi un univers. Mais pardonne qu'ici mon orgueil se manifeste, car sur ce domaine je n'ai pas mon pareil. C'est pourquoi j'ai dit : c'est ici mon domaine... C'est pourquoi j'ai rejeté tout le reste, c'est pourquoi tout le reste m'est indifférent. »